

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

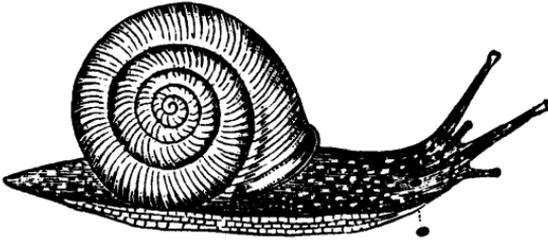
LE

Naturelle Canada

Bulletin de recherches, observations et découvertes se rapportant
à l'Histoire Naturelle du Canada.

TOME VINGTIÈME

L'ABBÉ L. PROVANCHER, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.



QUÉBEC

C. DARVEAU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
82, rue de la Montagne.

—
1890

LE

Nationaliste Cambrai

Vol. XX.

CapRouge, Q., JUILLET, 1890.

No. 1

Rédacteur, M. l'abbé PROVANCHER.

A NOS ABONNÉS.

Enfin nous sortons de l'éclipse qui, depuis trois longs mois, nous retenait dans l'ombre. Nos lecteurs sont anxieux sans doute d'en connaître la cause, les nombreuses lettres que nous avons reçues à ce sujet en sont la preuve.

Nous leur dirons donc que lors du vote de notre allocation par la Chambre en mars dernier, une *manus nigra* jouant au Jupiter, avait fait insérer à la suite les mots *sous condition*. Le coup porté presque subrepticement, sans bruit, sans éclat, fut jugé comme sans conséquence par nos législateurs, et l'item voté sans qu'on demandât qu'elle pouvait être cette condition.

Il est élémentaire que lorsqu'on impose des conditions à un marché quelconque, on fasse connaître ces conditions à la partie ; cependant on ne le fit pas, comme si on eut voulu nous imposer la torture de deviner ce qui pourrait déplaire à ce formidable régenteur.

Sachant que l'auditeur des comptes, lorsqu'il s'agit de donner un ordre pour délier les cordons de la bourse provinciale, se refuse à tout conditionnel et n'agit qu'avec du positif, nous ne pouvions continuer sans avoir ce positif. Et c'est à quoi se sont écoulés les trois mois en retard. On sait que le gouverne-

ment a été assez longtemps en désarroi. Lettres, entrevues, lettres encore, rien ne pouvait amener de dénouement. Soit ivresse du succès ou autre cause on ne pouvait agir. A la fin l'obstacle est enlevé, et nous voici aussitôt lancé.

Mais, car il y a ici un mais, mais formidable, stupéfiant, épattant ; c'est que l'Hon. Premier Ministre, en nous avertissant officiellement, en date du 23 septembre, que l'octroi au *Naturaliste* nous serait encore payé cette année, ajoutait : QU'À L'AVENIR VOUS NE DEVEZ PLUS COMPTER SUR CET OCTROI.

Ce qui est bel et bien décréter notre mort. Nous voyons déjà s'élever sur notre tête le noir éteignoir qui en juillet prochain doit s'abattre sur nous, non plus pour faire subir une nouvelle éclipse au NATURALISTE, mais pour l'éteindre radicalement.

Vous avouerez-vous cependant, lecteurs, que nous avons encore espoir qu'il n'en sera pas ainsi ? L'Hon. M. Mercier a trop bonne réputation de générosité, de libéralité, d'ami de l'éducation, pour s'ériger en éteignoir de cette façon, éteignoir du progrès intellectuel ! Ce serait maculer son blason d'une tache sérieusement compromettante.

Nous attendons encore avec confiance la prochaine session du 4 novembre.

CORRESPONDANCES.

Montréal, 14 juillet 1890.

.....Seriez-vous assez bon pour me donner le nom d'une Sangsue qui vit dans les étangs des carrières du Coteau St-Louis, ici. Son dos est brun ; sur les côtés est une ligne de points noirs, distancés les uns des autres ; le dessous est rouge, parsemé de taches noires, plus en avant qu'en arrière ; au ventre, est une longue tache bleuâtre. J'en possède un bon nombre.

G. CHAGNON.

La description incomplète ci-dessus manque des points essentiels pour la détermination certaine de l'espèce. Quelle longueur a cette sangsue ? Il faudrait aussi connaître la conformation de la bouche. Il est probable que les points noirs mentionnés sur les côtés, sont les points pseudo-oculaires de Blainville, il faudrait en connaître le nombre. Nous pensons toutefois ne pas faire erreur en rapportant cette espèce à l'*Hirudo sanguisuga* de Linnée, *Hæmopis vorax* de Moquin. Du moins la description donnée s'en rapproche beaucoup.

Autre lettre du même en date du 25 juillet.

Seriez-vous assez bon de me donner le nom de l'insecte que je vous transmets par la malle de ce jour. Je l'ai capturé à St-Jean, dans un amas de bois pourri et humide. Inutile de me le renvoyer, j'en possède un autre.

J'ai fait dernièrement, dans la rivière Richelieu, une trouvaille qui m'a fait grand plaisir, c'est une Lamproie, de 5 pouces de long, attachée à une grosse carpe. Voudriez-vous bien me donner le nom latin de cet animal.

Je vous envoie aussi un lot de coquilles qu'on m'a données et qu'on m'a dit venir de la mer des Indes ; veuillez m'en donner les noms. S'il s'en trouvait que vous n'eussiez pas dans votre collection, vous pouvez les retenir, libre à vous de les remplacer par d'autres espèces.

Je suis à élever des chenilles pour me faire une collection de Lépidoptères ; plusieurs sont déjà dans leurs cocons, et j'attends avec impatience leur éclosion à l'état parfait.

G. CHAGNON.

Comme on peut le voir, notre jeune ami M. Chagnon, est un chaleureux observateur de la nature. Nous l'encourageons fort à persévérer dans cette voie. Hélas ! ils sont si rares en ce pays ceux qui préfèrent les jouissances de l'étude, l'observation des merveilles de la nature, les plaisirs de l'intelligence, aux bavardages sans profit, à la perte du temps en culottant des pipes, et se consolent dans leur ignorance en se disant qu'ils ne sont pas pires que les autres.

On ne peut trop féliciter ceux qui ont le courage de vaincre

cette pernicieuse routine, nous oserions presque dire ce mal national.

Venons en maintenant aux réponses aux questions.

Si votre Lamproie a la bouche armée de dents avec des yeux ordinaires, c'est la *Icthyomyzon cistanus*, Girard. Si au contraire sa bouche est sans dents et ses yeux si petits qu'ils sont à peine perceptibles, c'est la *Scolecossoma concolor*, Gir. L'une et l'autre se trouvent dans nos eaux. Voyez le NATURALISTE, Vol. VIII p. 262 et 263.

J'ai cru tout d'abord que l'insecte en question avec son prothorax corné, ses mandibules saillantes, etc., était une larve de coléoptère ; mais ne pouvant parvenir à en déterminer l'espèce, je l'ai transmis à M. John B. Smith du Département Entomologique du New-Jersey, à New-Brunswick, et ce savant entomologiste, qui a fait une étude spéciale des larves d'insectes, m'a répondu qu'il ne croyait pas faire erreur en rapportant cette larve au *Corydalis cornutus*, Lin. de l'ordre des Névroptères. Le *Corydalis* est l'un de nos plus grands insectes, ne mesurant pas moins de 3 pouces de longueur avec une envergure de 5½ pouces. Nous avons donné dans le NATURALISTE Vol. IX p. 173, l'histoire de cet insecte avec figures tant de la larve que de l'insecte parfait. Le *Corydalis* est très rare dans les environs de Québec ; il est un peu plus fréquent à St-Hyacinthe.

Maintenant pour les coquilles. Le lot transmis se composait de spécimens très imparfaits, valves dépareillées, usées, mutilées, etc.

Ci suivent les noms de celles que nous avons pu déterminer.

Nous prenons les numéros de notre collection.

407. *Cypræa erosa*, Lin.

1474. *Arca inæquivalvis*, Brug.

2142. *Pectunculus pectiniformis*, Lin.

2155. *Arca auriculata*, Lam.

1661. *Cardium citronum*, Lam.

1671. " *rusticum*, Lam.

2159. *Cytherea Eadeana*, Sowerb.

Les autres spécimens étaient trop imparfaits pour être reconnus sûrement, du moins par nous.

St. Joseph de Lévis, 2 juin 1890.

M. l'abbé Provancher, Rédacteur du *NATURALISTE*.

Monsieur,

Une ancienne élève de Sillery, amateur de botanique, mais peu versée dans cette science, se permet de vous adresser une plante, afin d'en connaître le nom. Ici, on la désigne sous le nom de "musc," mais elle n'a pas été trouvée dans votre FLORE.

Veillez excuser, M. l'abbé, cette franche liberté et recevoir, à l'avance, les plus sincères remerciements pour vos renseignements, de
votre très humble,

M. LEPAGE.

La lettre de Mlle Lepage nous a fait un double plaisir ; d'abord en ce que nous sommes toujours très aise des observations quelconques en histoire naturelle dont on veut bien nous faire rapport, au point de vue de l'intérêt et de l'instruction qu'en peuvent retirer nos lecteurs ; et en second lieu parce que nous y trouvons une preuve de la valeur des leçons que les habiles mattresses de Sillery donnent à leurs élèves. C'est la science pratique, la science sur champ qu'on s'efforce de donner dans cette institution, et on voit qu'il en reste quelque chose.

La plante qu'on désigne vulgairement sous le nom de "musc," est l'Ivette musquée, la Bugle musquée, *Ajuga Iva*, Schreibber, qui appartient à la famille des Labiées. Nous ne

l'avons pas décrite dans notre FLORE, parce que nous ne la connaissions pas alors.

Mais cette plante était accompagnée d'une autre, qui, dans le papier même lui servant d'enveloppe, poursuivait sa végétation. C'est une plante grasse, de la famille des Crassulacées, l'Orpin âcre, *Sedum acre*, Linné.

BIBLIOGRAPHIE.

FAUTES A CORRIGER, une chaque jour, par Alphonse Lusignan, in-18, de 179 pages.

M. Lusignan poursuit un noble but, épurer notre langage. Il prend à partie les journalistes à cet égard, et nous pensons qu'il n'a pas tort. Si l'on ne s'observe, si l'on ne met un frein à ce sans-gêne que prennent les journalistes, de faire passer dans leurs feuilles le langage du peuple, cette foule d'expressions impropres, que même nos lettrés ne se font pas scrupule d'employer, nous allons bientôt nous faire un français bâtard que ne pourront admettre les maîtres de la langue dans le pays de nos ancêtres, et qu'ils ne pourront pas toujours comprendre.

Plusieurs journaux ont déjà fait certaines réserves sur les fautes que signale M. Lusignan, proscrivant certaines expressions que nous aurions droit de conserver, ou signalant des fautes dont on n'a jamais remarqué l'usage en ce pays. Nous aurions bien aussi quelques observations à faire, mais nous préférons pour le moment répondre à l'article de la *Minerve*, qui veut trouver dans le professorat des collèges et des universités, la cause de notre langage imparfait. " Si la presse enseigne mal, dit l'écrivain de la *Minerve*, c'est parce que les journalistes ne font que perpétuer invinciblement, dans leurs écrits, les fautes de langage qu'on leur a laissé commettre journellement dans leurs thèmes, versions et amplifications de collègue."

Evidemment l'écrivain n'a pas mesuré ici ses expressions ; quelles fautes de français pourrait-il trouver dans un thème grec ou latin ?.....

Nous admettons bien qu'on a tort dans nos collèges de ne pas surveiller assez le langage des élèves, surtout dans leurs récréations. Mais vouloir taxer les professeurs d'ignorance pour ne pas savoir corriger exactement les fautes de leurs élèves, même dans les amplifications, c'est ce que nous ne pouvons admettre. Nous avons eu pour professeurs, étant écolier, MM. Harkin et T. B. Pelletier, qui possédaient certainement leur langue, et qui impitoyablement, surtout dans les amplifications, nous accusaient des moindres incorrections ; et pendant quatre ans, nous avons nous-même professé, et qu'on aille demander à nos élèves, dont plusieurs vivent encore, s'ils ont jamais eu lieu d'accuser notre indulgence en corrigeant leurs fautes. C'est avec les dictionnaires et les grammaires à la main, que le plus souvent nous amenions nos élèves à conviction, dans la correction de leurs fautes.

L'écrivain de la *Minerve* peut-être convaincu que ce n'est pas seulement *depuis quelques années*, et dans deux grandes institutions, que la correction du langage est enseignée, puisqu'il y a 40 ans, on la pratiquait déjà dans tous nos collèges classiques.

Si nous apportions un plus grand soin à parler correctement, nous écririons de même ; mais malheureusement dans la législature, au palais, dans les cercles privés, on parle un langage souvent incompréhensible pour des étrangers. A nous d'y voir.

DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE des Familles Canadiennes. Par
Mgr. C. Tanguay, Vol. VII.

Nous accusons réception du VIIe volume de cette importante publication. Ce volume, contenant les noms de S à

Z, complète la seconde série de l'ouvrage, c'est-à-dire comprend l'espace entre 1700 et 1760. La 3e série, de 1760 à nos jours, devra être beaucoup plus considérable, mais aussi d'un travail plus facile, parce que les registres sont bien mieux tenus; et pour peu que l'auteur hâte le pas, pourrait-on dire, malgré ses 71 ans, il pourrait parvenir à en voir la fin, à couronner le monument qu'il a construit avec tant d'assiduité et de persévérance.

Nous avons entendu plus d'une fois accuser Mgr Tanguay de négligences, d'erreurs, de lacunes dans ses généalogies. Mais ceux qui parlaient ainsi avaient-ils tant soit peu fait usage de l'ouvrage pour se rendre compte des mille difficultés auxquelles l'auteur a dû faire face? Nous ne le croyons pas, car ces erreurs, ces lacunes sont inévitables dans un ouvrage de ce genre, et doivent le plus souvent être imputées aux auteurs des registres anciens, ces registres étant très souvent mal tenus, pleins de lacunes, de contradictions, d'une orthographe vicieuse et parfois d'une calligraphie impossible. Que pouvait faire le compilateur en face de tels dossiers? En tirer le meilleur parti possible, et nul suivant nous, n'aurait pu y mieux réussir.

Nous avons nous-même pu nous rendre compte de ces difficultés, en traçant la suite d'une seule généalogie. Après nous être mis bien au fait de la méthode de l'auteur — ce qui s'impose nécessairement — nous avons feuilleté pendant trois jours de nombreux registres avec le Dictionnaire en mains pour parvenir à notre but. Et qu'avons-nous trouvé? Un dédale, des obstacles jugés d'abord insurmontables. Tel nom est écrit d'une façon en un endroit, et autrement plus loin; voici un mariage, au baptême du premier enfant de cette union, on donne un autre nom à la mère; on l'avait appelée alors Charlotte Hamel et au baptême du 2e enfant on lui donne le nom de Lizette Hamel, et plus loin c'est Lizette tout court. On ne peut parvenir à suivre l'identification d'une personne, que par les corollaires, c'est-à-dire en faisant une étude attentive de toute la

famille, en se servant des degrés de parenté mentionnés dans certains actes, pour constater que tel ou tel appartient bien à cette famille, bien que son nom soit changé en certains endroits. Or si en poursuivant un seul cas on rencontre de telles difficultés, qu'on juge de celles qu'a dû rencontrer l'auteur en prenant l'ensemble. Rien de surprenant donc si on peut ça et là découvrir quelques erreurs.

Mais vienne la 3e série, depuis 1760 à nos jours, ces corrections se trouveront toutes faites ou du moins rendues faciles à faire.

Nos remerciements à qui de droit pour l'envoi de ce volume.

LE MUSÉE DU CENTRAL PARK A NEW-YORK.

Tandis que dans notre Province on regarde comme une dépense inutile la maigre allocation de \$400 à notre *Naturaliste*, pour faire l'histoire de nos productions naturelles et suivre le progrès scientifique dans le monde savant, partout ailleurs on forme à grands frais, aux dépens de l'Etat, de vastes musées, où sont étalés des spécimens des productions naturelles du territoire d'abord, et à leur suite, ceux des régions étrangères, pour servir de termes de comparaison et favoriser l'étude des diverses branches en complétant les séries.

Tous ceux qui ont visité le jardin des Plantes à Paris, ou le British Museum à Londres, peuvent dire quelle somme de connaissances une simple promenade tant soit peu attentive à travers ces vitrines et ces étalages, peut en retirer tout visiteur intelligent, et quels féconds sujets d'étude on peut trouver là.

Mais il n'y a pas que les capitales qui étalent de semblables musées, la plupart des grandes villes ont aussi leurs

musées civiques. Pour une foule de spécimens ce sont des répétitions du musée de la capitale, mais comme chacun de ces musées s'occupe particulièrement de la région où il se trouve, l'ensemble forme autant de voix pour proclamer la richesse du sol du pays, les trésors cachés qu'il recèle, pour les livrer à l'exploitation de l'industrie, les ressources qu'il offre à l'alimentation du commerce etc.

Et comme chaque contrée s'efforce de faire prévaloir ses richesses sur ses voisines, il arrive souvent que ces musées provinciaux l'emportent en importance sur le musée central même, en certaines branches.

Nous avons visité les musées civiques de Bordeaux, de Toulouse et de Marseille, et nous avons été étonné qu'une ville seule pût étaler tant de richesses. Ainsi pour la conchyliologie, Bordeaux et Marseille prétendaient l'emporter sur Paris pour le nombre et l'importance des espèces.

Nos voisins les américains, qui en fait de progrès matériels, ne veulent céder la palme à nul autre peuple, mettent à contribution les richissimes capitalistes que chaque grande ville possède, pour marcher dans cette voie, afin de donner au visiteur une haute idée des ressources du pays, et de fournir aux enfants du sol des sujets d'étude pour recherches scientifiques, seules bases véritables des progrès matériels.

Mais on ne vise pas seulement dans ces musées à pousser au progrès matériel, on veut encore parler à l'intelligence, par l'assemblage d'œuvres d'art remarquables pour former le goût, épurer la civilisation, donner une juste idée du beau, du grand, du sublime dans la nature.

Parmi tous ces musées des grandes villes des Etats-Unis, New-York tient le premier rang par celui de son Central Park. On a bien voulu nous communiquer le rapport des directeurs de ce vaste établissement, et bien que l'ayant déjà visité, nous avons été étonné des richesses qu'il contient en parcourant ses

listes de spécimens. Nous avons pu aussi remarquer plusieurs faits intéressants dans la tenue et la propagation de certains animaux étrangers, car comme tout le monde le sait, ce n'est pas seulement la nature morte qu'on exhibe là, mais on y tient aussi une ménagerie considérable d'animaux des plus rares et des plus remarquables.

Le nombre total des animaux vivants qu'on entretient là n'est pas moins de 1018, se répartissant comme suit : 384 mammifères, 560 oiseaux et 74 reptiles.

Durant l'année écoulée le nombre des animaux s'est accru de 258, dû aux sources suivantes : dons 133, achats 53, naissances 45.

Parmi les achats, on compte un mâle hippopotame (*Hippopotamus amphibius*), mesurant 9 pieds 10 pces de long et 4 à 5 pieds de haut, payé \$5000.

Un éléphant de l'Inde, âgé de 30 ans, mesurant 9 p. de haut avec des défenses de 3 p. de long. Cet éléphant avait été donné à l'âge de 3 ans, à Victor Emmanuel, par le roi de l'Oude. A la mort du roi d'Italie, il fut vendu à M. Carl Hagenbeck de Hambourg, et c'est de ce monsieur que M. Forepaugh l'a acheté pour l'offrir à la ménagerie, il ne pèse pas moins aujourd'hui de 8,900 livres.

La mort est venue causer quelques brèches parmi ces habitants de la ménagerie, elle a enlevé surtout un chimpanzé mesurant 4 p. 4 p. de haut et pesant 110 lbs, il était âgé de 6 ans, c'est la consommation qui l'a emporté.

Les naissances se répartissent entre les animaux qui suivent.

- | | |
|------------------------------------|--|
| 2 Lions, <i>Felis leo</i> . | 1 Agouti, <i>Dasyprocta isthmica</i> . |
| 4 Tigres, <i>Felis tigris</i> . | 1 Bœuf de Ferry, <i>Bos taurus</i> . |
| 1 Puma, <i>Felis concolor</i> . | 1 Zébus, <i>Bos indicus</i> . |
| 1 Bison, <i>Bison americanus</i> . | 4 Daims fauves, <i>Dama vulgaris</i> . |

- 1 Buffle du Cap. *Bubalus Caffer*. 1 Cerf de Virginie,
Cariacus Virginianus.
 2 Chèvres d'Angora. *Capra hircus*.
 1 Mouton de Perse. *Ovis aries*. Puis des Cygnes, des
 Outardes, des Pin-
 tades, etc.

Les frais d'entretien pour la ménagerie entière se montèrent l'année dernière à \$31,303.

C'est bien pour le coup que nos gouvernants et représentants vont s'écrier : quelle immense somme gaspillée ! que de goussets on aurait pu garnir avec un tel montant !

Parmi les morts, il faut compter aussi un Hippopotame, qui vint au monde le premier décembre et mourut au bout de cinq jours, malgré tous les soins qu'on lui prodigua. On n'a pu encore en captivité réchapper un seul de ces animaux. Les 2 premiers nés à Londres, vécurent 2 et 4 jours respectivement ; les 2 premiers au Jardin-des-plantes furent dévorés par leurs parents, à Amsterdam ils furent abandonnés par leur mère, et les 3 premiers à St-Petersbourg moururent aussi de la même cause, l'abandon de leurs parents.

UNE EXCURSION A CHICAGO.

Amour de la retraite. — Motifs de voyager. — Trajet de Québec à Chicago. — Suite d'un accident à Clermont, Ont. — A Chicago à minuit.

Il n'a pas précisément frappé la note juste, le littérateur qui, faisant récemment une appréciation de mon récit de Voyage aux Petites-Antilles, disait que j'aime à voyager.

Nul peut-être ne se complait d'avantage dans la retraite du foyer, dans la solitude du cabinet que le rédacteur du *Naturaliste*. Le silence de sa cellule, pourrais-je dire, ces dos de livres qui le regardent de tout côté, ces gravures appendues aux murailles, cette modeste berceuse, et jusqu'au désordre de son bureau où livres et papiers s'étaient parfois pêle-mêle, ont pour lui de tels charmes qu'il ne peut jamais s'en séparer sans quelque effort, même pour un temps de courte durée.

Mais hélas ! où se trouve-t-il le mortel qui n'a que sa prédilection à suivre dans la détermination de ses actions ? Que de liens, d'entraves, d'obstacles d'un côté, de nécessités, d'obligations, de convenances de l'autre, viennent chaque jour nous arrêter, nous écarter, nous détourner de voies que nous voulions suivre, ou nous engager, nous pousser, nous lancer dans d'autres, contre notre propre volonté et malgré nos répugnances !

Cependant j'ai beaucoup voyagé, oui ! parce que je poursuivais des études qui m'en faisaient une nécessité.

Elle serait bien imparfaite l'étude de la nature pour celui qui prétendrait la faire entre les quatre murs de son cabinet. Quelque exacte que soit une description d'auteur, c'est à peine une faible image de la réalité, et un quart d'heure d'inspection en dit plus à l'intelligence, que de longues heures d'étude des plus attentives ; d'ailleurs pour apprécier des merveilles, il faut nécessairement les voir.

Que je les trouve à plaindre ceux qui ne savent comment employer leur temps ! ceux qui se délectent dans le *far niente* ! qui voyagent sans autre but que de s'amuser, de chercher des distractions !

Je n'ai jamais fait un pas sans un motif déterminé, et toujours, dans mes déplacements, le désir d'apprendre quelque chose, l'éventualité de pouvoir confirmer certains aperçus encore trop vagues, ou l'espoir de faire quelque nouvelle conquête dans

le domaine de l'inconnu, ont été mon mobile secondaire lorsqu'ils n'étaient pas le principal.

Pour ces raisons et d'autres encore, je partais le 18 juin dernier, pour Chicago, la capitale de l'Illinois. La reine de l'Ouest parmi les villes américaines, la ville des parcs et des fleurs, la seconde en population — et bientôt la première — de toutes les villes de la grande république, mérite bien, pour ses richesses, ses industries, son haut commerce, d'être visitée; mais des convenances de famille m'en faisaient de plus une quasi obligation. J'avais à conduire à son père une petite-nièce, qui née là, en était partie encore enfant et n'avait pas revu sa famille depuis 15 ans.

Deux lignes de chemins de fer conduisent directement de Québec à Chicago, le Grand-Tronc et le Pacifique Canadien, ou le C. P. R., comme on le désigne ordinairement. Le prix est le même sur les deux lignes, \$21 de Québec à Chicago. Je choisis le C. P. R., parce que, quoique se terminant à Windsor, il vient de conclure des arrangements avec la ligne Wabash, pour continuer directement du Détroit à Chicago, et que par cette voie on se trouve n'avoir à passer qu'une nuit dans les chars, au lieu de deux par le Grand-Tronc. Partant d'ici à 1.30 h. P. M., me disent les agents, vous serez à Chicago demain soir à 10.10 h., sans autre changement de voitures qu'à Montréal, celle que vous prendrez là vous déposera dans la gare même de Chicago.

Le trajet se fait tel qu'annoncé, moins toutefois un nouveau changement de voitures qu'il nous fallut subir à Toronto.

Arrivés à Mile-End, nous n'entrons pas dans la ville, et passant au nord de la montagne, nous allons opérer la jonction avec le train partie de la ville et faire, à la station de *Montreal Junction*, à l'Ouest, le changement de voiture annoncé.

Nous prenons là un nouveau compagnon de route, qui doit faire avec nous le trajet en entier; c'est M. A. Rho, l'artiste

distingué, qui tout récemment livrait à l'admiration du public, un véritable chef-d'œuvre, dans la reproduction en haut relief de la Cène de Léonard de Vinci, que le ciseau des plus habiles sculpteurs de l'Europe n'avait jamais pu représenter fidèlement.

Nous hésitons un instant à prendre le Pullman ou char dortoir. " Mais n'y allez pas, nous dit un autre voyageur, si vous ne voulez pas prendre un bain de vapeur durant toute une longue nuit ; les rideaux faisant une cabane de chaque lit, et la plupart des chassis se trouvant clos, c'est à y crever de chaleur et du manque d'air." Nous nous résignons donc à dormir sur nos bancs, qui sont très confortables, et à nous mettre le moins mal possible. Il y a d'ailleurs peu de passagers et nous pouvons choisir les bancs qui nous accommodent davantage.

Nous dormons tant bien que mal, et aux premières clartés du jour, nous nous trouvons en pleine campagne dans Ontario, où nous ne remarquons rien de différent avec celles de Québec, et où les diverses stations n'offrent que des villages de peu d'importance.

A 8 h. nous sommes à Toronto, mais là comme à Montréal, nous n'entrons point dans la ville. On nous fait descendre sur le trottoir, et bientôt après monter dans un autre char, et aussitôt nous sommes en mouvement.

Comme nous nous étions pourvus d'un bon panier de provisions, nous mangeons quand nous en sentons le besoin, sans être obligés de recourir à personne. Cependant nous remarquons qu'un garçon de service offre des repas à ceux qui le désirent, et nous nous faisons servir une bonne tasse de café, pour faire diversion au régime froid que nous suivions depuis notre départ.

A mesure que nous avançons, nous remarquons que la végétation est en avance sur celle de Québec ; des prairies sont

ça et là dépouillées de leur chevelure, des pièces de blé d'automne sont tout jaunissantes à l'approche de la maturité, de même pour l'orge et le seigle, etc.

Partout nous voyons des traces de pluies abondantes qui tout récemment ont converti les ruisseaux en torrents, les herbes sont couchées sur le sol et les arbrisseaux inclinés dans le sens du courant. En certains endroits, nous voyons encore, sur des prés tondu, des flaques d'eau dans les dépressions que l'évaporation n'a pu encore faire disparaître.

A Clermont, le train est tout à coup arrêté, pour permettre à une cinquantaine de travailleurs occupés là, d'étaçonner davantage la voie pour notre passage. Le conduit d'un petit ruisseau sous la voie n'ayant pas suffi à écouler l'inondation, les remblais avaient été emportés, et un train qui s'est présenté aussitôt a vu sa locomotive rouler dans le précipice à plus de 20 pieds de profondeur, causant la mort de 5 hommes et en blessant un plus grand nombre. On voit encore la locomotive à demi enfoncée dans la vase au fond du ruisseau.

Après un retard d'une vingtaine de minutes pour prendre les sûretés convenables, notre train s'avance très lentement sur la voie, supportée en partie par des chandelles, et passe sans encombre.

A London, de même qu'à Montréal et Toronto, nous passons en dehors de la ville. De l'endroit où nous sommes la ville a une assez belle apparence, bien qu'elle ne présente rien de saillant.

Les deux lignes du C. P. R. et du Grand-Tronc suivent de ce point la même direction, n'étant souvent pas plus éloignées l'une de l'autre que de trois à quatre arpents.

A midi nous sommes à Windsor. On nous invite à présenter nos bagages pour l'inspection de la douane, et pendant que se fait cette visite, nous nous apercevons que nous tou-

chons à l'autre rive du St-Laurent, ou plutôt de la Rivière Détroit, laquelle avec la rivière Ste-Claire, unit les lacs Huron et Erié en séparant Ontario de l'état du Michigan. L'embarquement des chars sur le bateau traversier se fait avec tant de précision, que nous ne remarquons pas le moment où nous passons de la terre ferme sur le bateau.

Nous ne voyons qu'un petit coin du Détroit qui, comme toutes ses villes-sœurs, a un cachet tout américain.

Nous courons donc maintenant sur le sol du Michigan, sans remarquer de changements notables entre l'aspect de ses campagnes et de celles d'Ontario. Nous observons cependant que nous sommes beaucoup plus ballotés sur la ligne *Wabash* qui nous porte, que sur le C. P. R., la voie n'étant pas en aussi bon état.

Nous devions être à Chicago à 10.10 h., mais nous avons perdu une heure dans nos changements à Toronto et notre ajustement à Détroit, ajoutez une heure de plus pour la différence de temps, et nous voilà à minuit au lieu de 10 h. ; aussi il ne s'en manquait que de quelques minutes pour minuit lorsque nous entrâmes dans la gare de Chicago.

Nos amis nous attendaient là depuis de longues heures, aussi passâmes-nous incontinent dans les voitures qui nous étaient destinées.

L'un des moments des plus désagréables pour moi en pays étranger, est toujours mon installation à l'hôtel, surtout lorsque l'arrivée se fait de nuit, sans que je puisse bien remarquer les rues que nous suivons, et sans que je puisse aussi suffisamment m'orienter dans la chambre où l'on m'installe. Mais lorsque nous sommes attendus par des parents ou des amis joyeux de nous revoir, pour nous conduire sûrement chez eux, il n'y a plus lieu à la perplexité et aux embarras, et des épanchements d'affection, longtemps retardés et vivement désirés, font bien vite oublier les ennuis et les fatigues de la route.

La rue Spruce, où l'on nous conduisit, est passablement éloignée de la gare, mais les nombreuses questions que de part et d'autre nous avons à nous adresser, nous permirent à peine d'en remarquer la longueur.

*
* *
*

M. le curé A. Bergeron et ses vicaires. — Examens du couvent ; les Sœurs de la Congrégation. — Le français, langue universelle. — Un généreux Canadien, ami de l'éducation. — Le couvent et l'école publique, supériorité des écoles congréganistes.

Voulant me mettre en règle comme ecclésiastique, je vais dès le lendemain faire visite au curé de l'église canadienne qui se trouve tout près de mon logis.

M. l'abbé Bergeron, ou le P. Bergeron, comme on l'appelle ici, est encore un tout jeune homme, dépassant de peu la trentaine, je pense. Il a deux vicaires, MM. les abbés Granger et Terrien, le premier, comme son curé, est un canadien né dans le voisinage, ayant fait un cours classique et sa théologie au collège de Bourbonnais, tenu par les Clercs de St-Viateur de Joliette ; le second est natif des environs de Montréal.

On a tort, suivant moi, de donner aux États-Unis indistinctement à tous les prêtres, le titre de *Père*. Bien que cette qualification soit très expressive pour les égards et les charges que le prêtre et les fidèles se doivent mutuellement, elle ne permet pas de distinguer les religieux des prêtres séculiers, ni même le curé d'avec ses vicaires. On devrait, comme on le fait en France et au Canada, réserver le titre de *Père* aux seuls religieux, celui de curé à ceux qui ont cette charge, et appeler indistinctement *abbés* tous les autres prêtres.

M. le curé Bergeron est poli et d'un fort bon commerce, quelques minutes d'entretien avec lui suffisent pour nous mettre à l'aise. De fort bonne grâce il m'offrit, et insista même, pour me faire accepter l'hospitalité dans sa maison, qui est

spacieuse et fort bien montée. Mais je crus devoir décliner cette invitation, en vue surtout des nombreuses visites qu'allaient lui amener les fêtes qui arrivaient, et vu que je logeais fort convenablement chez de proches parents demeurant tout auprès.

M. Bergeron, de même que ses deux vicaires, quoique un peu américanisés dans leurs goûts et leurs allures, sont tout canadiens par le cœur et les sentiments.

Dès le lendemain de mon arrivée, avait lieu, au couvent qui est tout près de l'église, et tenu par les Srs de la Congrégation de Montréal, les exercices de fin d'année ; je ne laissai pas échapper l'occasion d'être témoin de la fête.

Ce couvent est une vaste construction, tenu comme le savent faire partout les filles de Marguerite Bourgeois. Destiné à répondre aux vues du concile de Baltimore, qui fait une obligation aux curés, partout où la chose est possible, de fonder des écoles de paroisse, il est en opposition aux écoles publiques, qui sont à peu près des écoles sans Dieu, si non au degré où l'on en est rendu en France, du moins qui sont entièrement américaines, c'est à dire où Dieu est à peu près mis de côté dans l'enseignement, et où l'on donne tout à l'intelligence et rien au cœur. La morale, l'honnêteté, l'honneur même, l'enfant apprendra tout cela dans la famille, si la chose est possible, ou ailleurs, mais qu'il ne vienne pas le chercher à l'école. L'école doit donner une éducation pour permettre de gagner avantageusement sa vie, sans s'occuper du cœur, de la morale, de ce qui constitue l'éducation véritable de la jeunesse. C'est pour réagir contre ce funeste courant, contre ce pernicieux abandon qui perd la jeunesse, qui ne tend à rien moins qu'à faire un peuple d'incrédules, qui sont en grande majorité chez le peuple américain, comme je le démontrerai plus loin, que les évêques ont fait une obligation aux pasteurs des âmes de fonder des écoles de paroisses, où les enfants, tout en s'initiant à l'instruction, apprendront en même temps à connaître Dieu, et à lui

rendre les devoirs qui lui sont dus. Or nulles mieux que des religieuses ne peuvent s'acquitter plus convenablement de cette importante fonction. Aussi nos divers ordres enseignants sont-ils partout demandés pour répondre à ce besoin.

Les Sœurs de la Congrégation qui sont au nombre de 11 à Chicago, enseignent aux garçons et aux filles, mais les premiers ayant eu précédemment leurs examens, il ne restait plus que les filles.

La soirée fut des plus intéressantes, le programme, sans être surchargé était bien rempli, pièces françaises, anglaises, adresses, dialogues etc. Les pièces françaises furent bien rendues, la prononciation était irréprochable, cependant l'anglais paraissait être la langue privilégiée, si bien que les élèves n'employaient que cet idiome lorsqu'elles avaient quelque chose à se communiquer. Pressé de prendre la parole à la fin de la séance, je crus devoir insister sur la nécessité, pour les Canadiens, de conserver leur belle langue française, la plus harmonieuse, la plus délicate, la plus poétique entre toutes les langues, ajoutons la langue universelle, la langue de tous les peuples ; c'est en français que se transigent les affaires entre peuples de langage différent.

Qu'on me permette de citer ici ce qui s'est passé tout dernièrement à New-York. Le président du collège normal de cette ville a constaté que sur 1761 jeunes filles ayant à choisir sur l'étude des trois langues, après l'anglais, désignées par le règlement, 1148 ont opté pour le français, 577 pour l'allemand, et 36 pour le grec, lorsque, il n'y a encore que quelques années, les options allemandes étaient le double des françaises. C'est à quelques unités près le contraire qu'on voit aujourd'hui.

C'est lorsque les étrangers sentent la nécessité d'apprendre notre belle langue, que nous, français de l'Amérique, nous la répudierions ; mais ce serait une espèce d'apostasie, une honte. Soyons toujours Canadiens, c'est un titre d'honneur !

Après la distribution des prix et diplômes, eut lieu une petite scène qui mit en évidence un noble cœur en même temps qu'un homme de grand sens. M. le curé ayant fait connaître qu'un bienfaiteur de l'éducation avait offert une médaille d'or, de la valeur de \$20, pour l'élève la plus méritante, invita M. Brosseau, le donateur, à venir remettre lui-même la médaille à l'élève désignée pour la recevoir. Après avoir remis la superbe pièce à Mademoiselle Cyr, l'heureuse lauréate : " Mademoiselle et messieurs, dit-il, je ne suis pas instruit, je ne sais pas faire de discours, mais je veux donner aux autres ce que je n'ai pu avoir moi-même. De grand cœur je donnerai chaque année ce faible encouragement pour l'éducation."

Voici, un homme d'esprit, dis-je à mes voisins ; ne sachant pas parler, il sait sentir et agir. Il va sans dire que les applaudissements ne lui firent pas défaut.

Les sœurs sont au nombre de 11 et leurs élèves s'élèvent à plus de 350, dont environ 110 garçons et 240 filles.

Les mêmes sœurs ont une autre maison à Bourbonnais qui est la maison mère de ces quartiers, à Kankakee, à Ste-Anne, à Aurora etc.

J'ai pu constater que les préjugés ne manquent pas de prendre racine ici comme ailleurs. M'entretenant un jour avec un canadien de l'endroit au sujet de l'éducation de la jeunesse, il se mit à me faire l'éloge de leur école publique et de sa supériorité sur l'enseignement du couvent.

— Et qui est à la tête de votre école publique ?

— Une jeune fille, mais catholique.

— Catholique je le veux bien, mais elle ne doit faire aucune religion dans son école, c'est-à-dire qu'elle fait une école sans Dieu, le plus sûr instrument dont satan puisse se servir pour perdre les masses, car les enfants d'aujourd'hui seront les pères de la génération future.

Votre enfant n'entendant jamais parler de Dieu à l'école, où lui en parlera-t-on ? Certainement pas dans les rues avec les compagnons de ses jeux, qui sont déjà tout américanisés, c'est-à-dire veulent se tirer d'affaire en toute circonstance sans compter avec Dieu. Où donc lui apprendra-t-on les devoirs que tout homme doit à son Créateur, et la ligne de conduite qu'il doit tenir pour être en harmonie avec ces devoirs ? A l'église ? Mais ce sera trop peu souvent pour les besoins de sa jeune âme, et les instructions très souvent sont à l'adresse d'un autre âge. Dans la famille ? Mais quand, dans votre foyer, s'entretient-on de Dieu et de ses devoirs de chrétiens ? Et qui sait si, en faisant la leçon à vos enfants sur la ponctualité à remplir ses devoirs de religion, ils n'ont pu découvrir que votre conduite démentait vos paroles ? et qu'après tous ces devoirs n'étaient pas aussi impérieux qu'on voulait le faire voir ?

— Mais les progrès sont bien plus rapides à l'école publique qu'au couvent.

— Rien de plus facile à dire ; vous l'avez probablement entendu dire à d'autres qui n'en savaient pas plus long que vous, et vous le répétez. Avez-vous fait des examens comparatifs, d'après des bases sûres, pour mesurer les degrés de tels progrès ? Sans avoir fait moi-même de tels examens, je suis sûr qu'il en est tout autrement que ce que vous prétendez, et voici sur quoi je m'appuie : Votre maîtresse se livre à l'enseignement pour de l'argent, et les religieuses le font pour l'amour de Dieu ; voilà toute la différence. Je veux croire que pour un salaire de \$60 par mois, une jeune fille puisse faire des efforts pour se maintenir dans sa position ; mais qu'il y ait progrès ou non, qu'il y ait assistance nombreuse ou quasi nulle, ses \$60 lui seront tout de même comptées ; tandis que pour la religieuse, c'est faute contre sa conscience et contre ses vœux, si elle se néglige dans l'exercice de ses devoirs ; comparez-vous la différence ?

— Mais à l'école publique les enfants apprennent le fran-

çais, tandis qu'au couvent ils ne l'apprennent pas. Quand avez-vous entendu parler français dans les groupes de jeunes filles que vous traversez tous les jours en allant dire votre messe ?

— J'avoue que je n'ai jamais entendu du français dans ces groupes ; mais si les religieuses sont coupables à cet égard vous-mêmes, parents, vous l'êtes bien davantage, en parlant anglais dans votre famille. Comment peut-on se dire Canadien-français, et sans rougir de sa nationalité s'entretenir en anglais, à la maison, avec ses propres enfants ? Mais ces enfants ne sauront jamais le français, et avec la langue s'en iront bien d'autres qualités, dont s'honore à justes titres le Canadien-français, qualités qui lui ont mérité l'estime de tous les peuples étrangers ; heureux même s'il peut retenir sa foi ; que de chutes n'a-t-on pas vues à cet égard.

Mais quand bien même les progrès à l'école publique seraient un peu plus rapides qu'au couvent—ce que je suis loin de concéder — quel cas faites-vous de l'autorité de vos évêques qui vous ordonnent d'avoir des écoles paroissiales ? L'Eglise n'oblige-t-elle pas les évêques à pourvoir à l'éducation de la jeunesse ? Et vous voulez lui substituer l'Etat, l'Etat qui n'a pas de religion et qui n'a d'autre mission dans l'enseignement que d'aider matériellement le clergé dans la poursuite de son but ? C'est un principe révolutionnaire que celui qui veut enlever au clergé le contrôle de l'éducation de la jeunesse pour en faire un attribut de l'Etat. Dans tous les siècles, depuis les conciles de Tolède, Tours, Liège dans le Ve siècle, jusqu'aux encycliques de nos derniers papes, l'Eglise a fait une obligation aux pasteurs d'établir des écoles ; certains conciles veulent même que les prêtres tiennent ces écoles eux-mêmes, s'ils ne peuvent se procurer de maîtres pour le faire.

Mais les écoles laïques seraient plus efficaces que les écoles religieuses ? Je le nie, et je le prouve par des statistiques. La France, comme vous le savez, a des écoles sans Dieu ; or à Paris, en vingt-cinq ans, sur 975 bourses accordées au concours,

802 ont été obtenues par les Frères, et 173 seulement par les élèves des écoles laïques. En 1870, 461 élèves des Frères con-
 quéraient des certificats d'études, et les laïques n'en obtenaient
 que 231.

Canadiens des Etats-Unis, ne vous faites pas illusion ;
 inculquez de bonne heure, à la maison, les principes religieux à
 vos enfants ; faites confirmer, pendant des années, ces règles de
 conduite morale par l'enseignement dans vos écoles de paroisse,
 appuyez-les de plus de l'assistance régulière aux offices de
 l'église et aux instructions qui s'y donnent, et ces enfants n'en
 auront pas encore trop, pour résister au torrent impétueux de
 l'indifférence, du scandale, et de cette soif immodérée des biens
 matériels, caractères propres de la civilisation américaine et
 milieu dangereux dans lequel vous vivez !

*
 * *
 *

Chicago ; son développement ; sa population ; ses progrès matériels. —
 L'art encore méconnu à Chicago. — La rivière des Illinois ; tun-
 nels et ponts, aqueduc, rues, églises.

Je n'avais pas vu Chicago depuis 20 ans, et n'eut été sa
 rivière, formant son Y de ses deux branches avant de se jeter
 dans le lac, je n'aurais pu m'y reconnaître. A peine pus-je
 retrouver les rues principales dans ce centre de la ville, telles
 que la State, Harrison, Wabash, Michigan, etc. Il est vrai aussi
 que le grand incendie de 1871 a tout balayé dans cette partie,
 et fait croître sur l'emplacement des anciennes bâtisses,
 des édifices d'une richesse et d'une hardiesse de construction
 inconcevables, comme le *Board of Trade* qui compte 14 étages,
 l'Auditorium, le palais de justice, le bureau de poste, etc., etc.

Tous les jours, je vais faire une excursion en quelque coin,
 et j'en suis venu à connaître, ou plutôt à reconnaître mainte-
 nant passablement la ville.

Chicago se partage en trois quartiers désignés par leur

position respective, Nord, Sud, Ouest, *North-Side*, *South-Side*, *West-Side*. Il n'existe pas de quartier Est, parce que c'est le lac Michigan qui en occupe l'espace. La ville mesure en front sur le lac environ 12 milles, sur une profondeur d'à peu près 8 milles. Elle est aujourd'hui la seconde en population de toute l'Union Américaine, comptant 1,086,000 ; elle ne le cède qu'à New-York qui compte 1,627,227 âmes. Philadelphie vient immédiatement après Chicago, avec une population de 1,040,499 âmes ; mais Philadelphie n'accroît sa population que par une marche progressive à peu près constante, tandis que Chicago c'est par sauts, par bonds, pour ainsi dire, qu'elle augmente le nombre de ses habitants ; en moins de 20 ans elle a doublé sa population. Vienne l'exposition de 1893, sans entraves comme celles que le nouveau tarif de Washington veut lui imposer, et Chicago prend la palme sur New-York, touche de très près aux 2,000,000. Ajoutons qu'elle peut tripler et quadrupler sa population sans agrandir ses limites, car à part le centre des affaires entre la rivière et le lac, que de vides se voient partout, sans compter des espaces considérables où les constructions se bornent encore à un ou deux étages, et c'est même encore en pleins champs, en approchant de certains parcs, qu'on érige aujourd'hui même des résidences, disons le mot, des châteaux, où la fantaisie dans les plans le dispute à la richesse des matériaux qu'on emploie.

Si vous vous rendez au *South Park* par la *Michigan avenue* ou sa voisine la *Wabash*, vous ne passez pas moins de quatre milles en longueur tous garnis de ces résidences principales, où les marbres de toutes couleurs, les pierres les plus recherchées, forment des constructions sans parallèles sous le rapport de la bizarrerie dans la disposition. A côté d'un palais en marbre jaune citron, aux ornements les plus riches, vous voyez parfois un donjon du moyen âge, en gros cailloux ronds, avec portique rustique des plus originaux. Un principe unique semble avoir prédominé ici, n'être pas semblable à ses voisins. Aussi dans ces centaines de châteaux vous ne pour-

riez en trouver deux semblables. Ajoutez que ce qui ne contribue pas peu à leur donner du relief, c'est qu'ils sont tous isolés les uns des autres, des bosquets, des parterres, des pelouses verdoyantes en garnissant les abords de tout côté.

Fait bien remarquable, dans toutes ces constructions si vastes, si hardies, si riches dans la qualité de leurs matériaux et si originales dans leurs plans, vous n'êtes pas capables de retrouver la moindre trace des classiques de l'art. Non, l'art n'est pas encore rendu à Chicago. On érige des constructions gigantesques, jusqu'à 13 et 14 étages, on leur ajoute des ornements des plus dispendieux, tant par la matière que par le travail, mais je vous mets au défi d'y trouver un indice d'un ordre régulier quelconque. Dans un portique, par exemple, en superbe porphyre sang-de-bœuf, s'élevant en coupole à l'angle d'une construction, vous reconnaîtrez à l'ensemble un goût certainement de fort bon aloi, mais une colonne au poli parfait, porte base et chapiteau convenables, avec un fut d'un diamètre double de sa grosseur d'après les règles de l'art. Et partout, dans les églises, les édifices publics, les palais les plus riches, ce sont de ces défauts notables, cette absence des règles classiques qui ajouteraient tant au bon goût et au mérite de constructions si dispendieuses et si riches. On semble voir à chaque pas que c'est uniquement l'ignorance des règles de l'art qui prive ces importantes constructions du relief que leur apporterait la conformité à ces règles, car c'est souvent avec des dépenses bien plus considérables qu'on a pu satisfaire ainsi son goût pour la fantaisie et souvent même la bizarrerie. Ainsi dans les riches parcs publics, dans ces parterres privés, dans ces portiques si riches, vous êtes tout étonnés de ne rencontrer nulle part de statues ! On semble en ignorer l'importance, car ce n'est pas le coût qui y a mis obstacle, mais on n'en est pas encore rendu jusque-là.

Les classiques de l'art qui ont tant contribué à épurer le goût dans la civilisation, à donner une juste idée de la poésie, de l'idéal, du beau, n'ont pas encore pris racine dans cette ville,

surge du sol comme un champignon, qui ne compte pas encore 80 ans d'existence ! On n'a encore songé qu'à se donner des aises, sans avoir eu le temps d'étudier l'art.

Ayant vu une enseigne sur la *Michigan Avenue* portant *Museum of Arts*, je m'y suis transporté. Mais ô déception ! j'y ai trouvé la confirmation de ce que j'avance plus haut, l'art n'a pas encore fait son entrée dans la ville des parcs, la reine-de-l'ouest, la grande métropole du commerce américain. On ne songe encore qu'à amasser des capitaux, et comme le succès avec les moyens que l'on emploie, souvent ne se fait pas attendre, on s'ingénie à trouver des originalités pour étaler son luxe, absolument comme si l'on ignorait qu'il y a des règles à suivre pour se former le goût. Sur plus de 300 pièces que contient cet étalage, tant en peintures qu'en statues, on en trouverait à peine 5 ou 6 dignes de figurer dans un musée tant soit peu recommandable. En fait de statues, à part deux ou trois pièces importées d'Italie et taillées dans un beau marbre, les autres ne sont que des moulages en plâtre, fort mal exécutés encore ; on n'a seulement pas pris le soin de faire disparaître les bavures que laissent les différentes pièces du moule dans le coulage. Quant aux peintures, c'est à peu près sur le même niveau, rien de saillant ni dans la conception, ni dans l'exécution, un grand nombre ne sont que des ébauches de commençants, portant le cachet de mains novices.

On sait que la rivière des Illinois, qui a son embouchure dans le lac Michigan au milieu même de la ville de Chicago, se compose de deux branches, l'une venant du Nord et l'autre du Sud, et toutes deux se réunissant en forme d'Y, à quelques centaines de pieds seulement de la rive du lac, pour s'y jeter par une issue commune. Cette issue, de même que les branches canalisées sur un espace considérable, permet aux vaisseaux de pénétrer dans la ville même, pour y charger et décharger, en sûreté, à l'abri des ouragans, les produits qu'ils transportent. Il est heureux qu'il en soit ainsi, car les rives plates du lac per-

mettraient à peine d'y construire des quais, à moins d'y enfouir des sommes fabuleuses.

Dans toutes les principales rues, on a été obligé de construire des ponts levis sur ces canaux pour ne pas trop gêner la navigation, et la circulation parfois en souffre quelque peu.

Dans quelques unes comme la Wells, par exemple, au lieu de monter sur un pont pour traverser la rivière, on passe par dessous, un tunnel offrant une double voie de lisses pour les tramways.

Chicago est à peine élevée de quelques pieds sur la rive du lac, et ce niveau se poursuit jusqu'à sa profondeur, sans aucune hauteur ni accident de terrain ; aussi ses rues, toutes pavées en blocs de bois debout, comme dans notre grande Allée de Québec, sont-elles très belles et en général fort bien entretenues. Il en est quelques unes, comme l'Ashland, par exemple, couvertes en asphalte, et tenues dans cet état de propreté qui distingue Paris. Trois ou quatre fois le jour on les arrose, ou plutôt on les lave, pour combattre l'action du soleil sur le bitume, et si un cheval en passant laisse tomber quelque chose, des gardiens s'empressent aussitôt d'enlever le tout au moyen de porte-ordures et de brosses. Ajoutons que presque toutes les avenues sont garnies d'allées d'arbres, l'orme, le liard (*populus canadensis*), le saule, l'érable (*Acer dasycarpum*) etc, sont choisis de préférence pour cette fin.

Chicago possède un superbe aqueduc qui par un gigantesque tunnel, va prendre l'eau à trois milles dans le lac, et cette eau, au moyen de machines très puissantes mues par la vapeur, est refoulée dans les conduits jusqu'aux extrémités de la ville, pourvoyant aux besoins de tous les résidents et alimentant ces nombreux jets-d'eau et réservoirs qu'on voit dans tous les parcs.

Les rues sont en général très larges, et de nombreuses lumières électriques, non toutefois à profusion comme à Québec, répandent cependant une lumière suffisante dans tous les recoins. Québec est peut-être la ville la mieux éclairée du monde.

Dans les quartiers un peu éloignés du centre, comme dans les environs de l'église canadienne, on pourrait se plaindre que la propreté est un peu négligée dans les cours et les allées. Les emplacements ayant leur front sur des rues opposées, laissent en arrière une allée de communication pour les voitures dans le service du charbon et autres effets ; or ces allées sont souvent des réceptacles d'immondices de tout genre, carcasses de chats, fruits pourris et autres déchets de cuisine. Demandes ont déjà été faites au Conseil de ville d'étendre à tous les coins les prescriptions hygiéniques en faisant surtout régner partout la propreté, et nul doute qu'on n'aquiesce prochainement à de si justes exigences.

J'ai mentionné plus haut les églises, en général elles sont assez communes. Ce sont des églises américaines, et c'est tout dire, vastes nefs, bancs commodes où l'on s'assoit à l'aise, quelquefois vitraux coloriés, c'est tout ce qu'il y a de saillant ; de statues, de tableaux, de tabernacles remarquables, on n'en voit nulle part. On a adopté un gothique bâtard qui permet de substituer la fantaisie aux règles de l'art, et de supprimer ces riches et brillantes ornements qu'on voit dans presque toutes nos églises du Canada. C'est le temple américain ; qu'on y ait de l'espace, de l'air, des sièges commodes, c'est tout ce qu'on désire.

*
* *

Soirées canadiennes.—L'Américanisme ; dans son opinion, l'Américain inférieur à nul autre ; toujours s'élever pour dominer.—Dieu se trouve aux Etats-Unis, mais il n'y règne pas.—Il faut se faire riche, moyens faciles d'y parvenir quand on n'a pas de conscience.—Amour des aises et des commodités de la vie ; libre carrière à tout ce qui flatte les sens ; nul autre frein aux passions que la crainte de l'échafaud.

Nous avons presque chaque chaque soir des soirées canadiennes, c'est-à-dire que des parents et des amis viennent nous rencontrer tantôt chez l'un tantôt chez l'autre. Ce sont surtout MM. Théod. Cormier, Pierre Cormier, Zéphir Cormier, Léon Dubois, Irénée Dubois, Baril, Lapointe, Blondin, etc., qui sont

les plus assidus à ces réunions, et il arrive parfois que les discussions y sont assez vives, car nous abordons des sujets de tout genre, politique, religion, mœurs, allures, etc, et mon franc-parler en étonne plusieurs quelquefois et provoque souvent des récriminations.

— Vous avez suffisamment visité Chicago maintenant, me dit l'un d'eux, un soir, eh ! bien que pensez-vous de notre ville ?

— Oui ! j'ai visité Chicago dans ses principales parties ; j'ai admiré ses parcs et le bon goût qui a présidé à leur décoration ; j'ai contemplé la richesse de ses édifices, où des marbres s'élèvent jusqu'à 13 et 14 étages ; je n'ai pu retenir mon étonnement devant cette ruche de travailleurs sans nombre, employés chaque jour à parfaire l'ensemble de cette vaste cité qu'on dirait sans limites, ici, déblayant une nouvelle avenue, là asseyant les rails d'un nouveau tramway, et partout poursuivant ce progrès qui range aujourd'hui cette cité, née d'hier pour ainsi dire, au premier rang parmi les plus renommées du monde. J'ai rencontré des équipages à chevaux enharnachés d'or ; j'ai vu des palais d'une somptuosité fabuleuse, où le marbre avait été mis de côté dans les lambris, pour faire place à l'onyx mexicain,—cette pierre précieuse si dure,—faisant miroiter jusque dans le plafond des panneaux à surface polie enchassés dans des cadres de métal doré. Chicago est une ville superlativement américaine, et c'est tout dire.

— Mais qu'entendez-vous par ville *américaine*, étrangers *américanisés*, expressions que nous vous avons entendu plusieurs fois employer ?

— Je vais vous répondre ; mais qu'il soit bien entendu que je ne veux ici blesser aucun d'entre vous. Je vais vous faire part des impressions qu'a fait naître en moi la vue de tout ce que j'ai observé aux Etats-Unis, non seulement ici dans l'Illinois, mais dans la Nouvelle-Angleterre et une partie des Etats du Sud. Si parfois je mets le doigt sur des plaies sensibles, vous ne devrez pas vous en offenser, mais examiner attentivement

et sans parti pris, si ces plaies existent réellement, ou si elles n'ont d'origine que dans mon imagination. Remarquez encore que ces opinions que j'exprimerai sont partagées par la plupart des visiteurs de votre pays qui ont voulu réfléchir, et qu'elles ne sont pas chez moi le résultat d'impressions subites reçues en passant, mais bien la conséquence d'observations répétées à divers intervalles et en bien des endroits différents. et qu'elles ont produit en moi une conviction profonde et réfléchie qu'aucune objection n'a pu encore ébranler. Notez aussi que si je n'avais pas à respecter certaines susceptibilités qu'il convient de ménager, je pourrais accentuer bien davantage les maux que je veux signaler, et corroborer mes opinions de faits et d'autorités qui ne laisseraient plus place au doute.

Il y a de par le monde trois grands vices qui entraînent les hommes à leur perte. Vices de tous les temps, de toutes les conditions, et de toutes les contrées qu'occupe quelque parcelle de la race humaine. Ces vices sont : l'orgueil, l'avarice et la sensualité, ou, en d'autres mots, le désir de dominer, de s'élever au-dessus des autres ; une soif insatiable de la possession des biens de ce monde ; et une recherche immodérée des jouissances matérielles de la vie. Comme vous le voyez, ces vices sont directement opposés aux vertus que prône l'évangile, humilité, pauvreté, mortification ou pénitence. C'est l'étendard de Satan qui s'élève contre l'étendard du Christ.

Je l'ai dit plus haut, ces vices se trouvent partout, ils sont inhérents à notre nature. Mais nulle part peut-être ces vices n'ont champ plus vaste à leur développement, théâtres plus achalandés, et sectateurs plus fidèles à leur poursuite qu'aux Etats-Unis. Quelques réflexions vont vous en convaincre.

1° Orgueil, domination. — Dans tous les pays civilisés, les convenances sociales ont établi des degrés que chaque position respecte. Ici tout est confondu, nul ordre, nul rang, nulle limite à l'ambition. Les derniers dans la considération du public ne perdent pas l'espoir de parvenir au premier rang des

honneurs et des postes de confiance, et Dieu sait quels moyens souvent on emploie pour y parvenir.

Le balayeur de rues, s'il peut se procurer un habit fin par un moyen quelconque, s'estime l'égal du premier magistrat de sa cité en dehors de son bureau.

La divine Providence a assigné une place à tout homme en ce monde, elle a distribué des sièges pour chacun de nous : fauteils moelleux, chaises commodes, tabourets simples. Notre sainte religion qui prêche le renoncement aux biens périssables, l'abnégation, la pénitence, fera souvent choisir de préférence le simple tabouret ; témoins ces milliers d'hommes et de femmes qui font vœu de pauvreté. L'américain, lui, ne connaît pas cette vertu ; qu'il en soit digne ou non, il prendra toujours le moelleux fauteuil. Quelque soit sa culture intellectuelle, il ne se croit inférieur à aucun autre. Il parlerait à un roi, au Pape même, avec le sans gêne qu'y mettrait un homme d'affaires rencontrant l'un de ses collègues. Aussi les américains sont-ils connus partout pour leur manque de savoir vivre et leur ignorance des devoirs sociaux. Le manouvrier affectera le train de vie d'un grand seigneur, tant que son adresse lui suffira pour pallier son manque de fonds.

La servante laissera parfois ses haillons souillés dans sa cuisine, pour aller étaler par les rues une toilette de grande dame, souvent supérieure à celle de sa maîtresse.

Et cet esprit d'indépendance, d'égoïsme, de suffisance, a tellement pris racine dans ce peuple, qu'il est devenu l'un des caractères distinctifs de sa nationalité. On le retrouve jusque dans les enfants. Je marchais un jour dans les rues d'une ville américaine, avec un évêque qui, le matin même, avait donné la confirmation à un grand nombre d'enfants. Tous ceux de ces enfants que nous rencontrions ne manquaient pas de saluer leur évêque par ces mots : *good morning Bishop*, sans plus d'impression que s'ils aussent salué l'un de leurs camarades, de leurs compagnons de jeux. *A suivre.*